

Les cigales caniculaires

Thibault Jehanne et Florinda Daniel chez Medium Argent, 23 novembre au 8 décembre 2019

Les vrillettes sont de petits coléoptères qui se nourrissent de bois, forant la matière en faisant un bruit de mini-marteau piqueur. C'est du moins ce que j'ai retenu de la description que m'en a donnée Thibault Jehanne : nous sommes à Médium Argent, micro-résidence d'artistes créée à Rouen par Romain Blois et Raphaël Lecoq. C'est la veille du vernissage des « Cigales caniculaires », titre de l'exposition que Florinda Daniel et Thibault Jehanne ont conçue ensemble. La cigale caniculaire est un autre insecte, vivant en Amérique du Nord, qui fait, elle, un bruit continu de scie circulaire – ou de lapidaire, pour les spécialistes – et dont le volume et la fréquence sont tels qu'une seule d'entre elles pourrait rendre sourd. Ou sourde. Incidemment, je découvre qu'il existe également des vrillettes de bibliothèque : ces mêmes tout petits coléoptères se logent dans des livres et les dévorent. Je ne sais pas si les vrillettes aiment aussi la pellicule de film et la bande magnétique de nos vieilles cassettes. Si c'était le cas, on pourrait peut-être (c'est sans doute un peu tirer par les cheveux) faire un parallèle avec Florinda Daniel et Thibault Jehanne dont le travail – de peinture pour la première, de son et vidéo pour le second – se nourrit des fictions que tous deux lisent, regardent ou écoutent. S'en nourrissent pour les transformer et les intégrer dans des compositions, ici sonores et picturales.

Leurs compositions ne racontent pas *une* histoire à proprement parler mais plutôt en croisent presque par hasard. Elles se lisent et s'écoutent comme les bribes de récits que nous, regardeur.se.s, pourrions reconstituer ; des compositions qui seraient ainsi les indices de fictions – perdues, oubliées, que sais-je – que l'on pourrait retrouver, parce qu'elles recourent notre imaginaire commun. Ainsi de *Maison, Mont Erie* (Florinda Daniel, 2018), potentielle séquence d'un roman américain d'aventure ou de science-fiction en suspens. Ou plutôt de son adaptation au cinéma en version sous-titrée en anglais. Ou peut-être d'une fiction d'anticipation post-apocalyptique de Cormac McCarty. Cette image, Florinda Daniel l'a trouvée comme de nombreuses autres sur l'une de ces pages personnelles ou blogs qui ont fait florès à une époque. Des inconnu.e.s y livraient leur vie intime ou familiale – puis l'y ont abandonnée : Florinda Daniel recueille ces souvenirs de fêtes d'anniversaire, réunions de famille ou chantiers et donne à cette mémoire anonyme une matérialité de peinture. Cette réanimation de l'image passe par son geste : une chorégraphie du corps qu'enregistre la toile ; que notre corps de regardeur.se peut suivre à la trace dans les grattages, les coups de brosses ou les mouvements du pinceau.

Cet engagement du corps du regardeur.se est une préoccupation commune aux deux artistes comme en témoigne l'installation – plutôt que l'exposition – chez Médium Argent : l'esquisse d'un fragment d'architecture sert de double membrane au son des vrillettes (Thibault Jehanne, *L'Horloge de la mort*, 2019), de cimaise à *Maison – Mont Erie* et de cloison amenant le.a visiteur.se d'un espace vibrant du chant caniculaire des cigales américaines à un autre, où une idée, sorte de note mentale, devient matière picturale : « Scenes from life have a strange realness » (Florinda Daniel, 2019). C'est sans doute ce que se diront les passant.e.s attentif.ve.s, retournant l'attention dont ils et elles font l'objet et qui, longeant la porte fermée de Médium Argent, entendront la nappe stridente des *Cigales caniculaires* (Thibault Jehanne, 2019).

Julie Faitot, novembre 2019

Post-scriptum ou la tentative d'épuisement d'une rencontre

... et à la fin, c'est la main qui décide

Florinda Daniel et Thibaut Jehanne se sont rencontrés aux Beaux-Arts de Caen et partagent aujourd'hui un atelier à Fleury-sur-Orne, le mobilhome. Ils ne signent pas à deux mais entretiennent un dialogue fondé sur des connivences : un processus de composition à la surface de la toile comme dans la matière du son ; une attention qui est aussi un appel au regardeur (à la regardeuse), invité.e à prolonger l'expérience physique et imaginaire des artistes ; une gestuelle à l'œuvre ou l'incarnation d'un imaginaire ; un rapport au temps de la narration qui est aussi le temps de l'écoute et plus largement celui de la réception.

La composition : le son comme espace vs la peinture comme surface

Quand on oblige Florinda Daniel à dire quel genre d'artiste elle est, elle répond « peintre ». Et c'est vrai : elle utilise de la peinture acrylique, qu'elle applique sur des toiles, à l'aide d'instruments divers et principalement des pinceaux. Ce n'est toutefois qu'un aveu contraint et une catégorisation qui, si elle peut rassurer les administrations, s'avère un peu simpliste. La matière de Florinda Daniel pourrait aussi bien être celles des rêves – ces images mentales produites par les espiègleries de notre cerveau endormi qui condense, mélange, juxtapose et apparie des sources hétéroclites puisées dans notre vécu diurne, dans nos mémoires, fantasmes, angoisses et dans les imaginaires nombreux qui les nourrissent. Mais être artiste en rêves laisserait probablement l'administration sur sa faim. Peintre fait plus sérieux.

Et elle est par ailleurs une vraie peintre. Car au-delà de ces images trouvées qui pourraient appartenir à tout le monde et constituent l'origine principale de sa pratique, elle compose ses peintures en recherchant l'harmonie du plan : du plan plat. Dans le choix des couleurs et leur organisation en aplats, dans le dosage des transparences et des opacités, elle cherche, dit-elle, à équilibrer les éléments de l'image, pour ramener leurs forces, égales, à la surface de la toile.

Ce travail de composition est aussi celui auquel Thibault Jehanne soumet les sons qu'il prélève dans la nature (*Les Cigales caniculaires*, 2019) ou à la ville (Lisbonne dans *Farol*, 2019). Lui aussi articule des plans sonores, joue des reliefs, travaille les aigus et les graves, étire la matière ou la griffe. Et pour lui aussi le rêve n'est pas loin : tous deux cherchent à susciter des images mentales à travers des formes sonores, picturales ou textuelles.

L'autre, l'empathie

... Susciter des images qu'il revient au regardeur/récepteur/ acteur de retravailler : comme archéologue de leur imaginaire qui est aussi un peu le nôtre – nous partageons ces images de pique-niques dominicaux, ces portraits d'enfants un peu surexposés, flous ou de travers au charme paradoxal, ce brouhaha des voix collectives ou encore la moire d'un bord de mer un soir de clair de lune – et comme interprète libre de leur travail qui devient matière d'un autre.

Cette liberté du regardeur qui « fait les tableaux », selon les termes de Marcel Duchamp, Florinda Daniel la revendique d'emblée. Ses intentions ne sont, dit-elle, qu'une interprétation possible de son travail qui est avant tout un processus de matérialisation d'une image mentale dans la matière picturale. Ses mots évoquent une forme d'incarnation de l'image dont elle se fait le vecteur et plus qu'un imaginaire qu'elle s'est permis d'emprunter, c'est davantage son expérience physique de peintre – une danse – qu'elle veut partager.

Si les termes sont différents dans la bouche de Thibault Jehanne, il décrit un processus analogue : un scénario qu'il se raconte, qu'il voit, suscite une forme sonore qu'il compose puis met en espace pour qu'elle approche au plus près de l'histoire du départ. Que ceux qui écoutent voient d'autres

images que les siennes lui convient ; ce qu'il cherche à partager c'est plutôt cette expérience physique du son dans lequel on plonge et qui nous habite.

Le geste, le corps, l'œuvre

Il y aurait donc une forme d'empathie à laquelle Florinda Daniel comme Thibault Jehanne nous invitent : un partage d'expérience reposant sur les indices formels qui structurent leurs œuvres et tracent une gestuelle que l'on recompose, rejoue de tout son corps. Ces traces soulignent l'illusion de la représentation et insistent sur sa nature signifiante. Comme un cinéaste qui nous montrait le bord du décor. Ou comme, dans la littérature américaine post-moderne, l'on voit l'écrivain, l'écriture, le stylo, le papier, le temps ; tacitement, nous convenons, l'auteur.e et nous, lecteur.trice, de croire à cette histoire qu'il ou elle nous raconte et de nous laisser porter par sa magie, même s'il ou elle nous montre ses trucs.

Cette forme de maladresse délibérée, tous deux la recherchent : Florinda Daniel dans le travail d'autres peintres qu'elle scrute, reconstituant leurs gestes ; ou dans son propre travail : « la maladresse s'apprivoise, dit-elle, j'apprends à maîtriser ma maladresse ». Celle-ci constitue en quelque sorte la possibilité d'un lien, d'une appropriation par l'autre qui regarde, d'une place que l'auteur.e accorde à notre pouvoir d'interprétation et de relecture : la maladresse renverse le rapport d'autorité, partage la puissance.

Thibault Jehanne, lui, procède par pas de côté, s'aventurant en terrains instables ; il explore la vidéo narrative et convient qu'il n'a pas, à ce jour, trouvé la bonne forme. Il retourne ses compositions sonores puis y revient. Mais différent. C'est aussi ça, la recherche artistique : apprivoiser l'échec ; apprendre à le maîtriser.

Florinda Daniel et Romain Blois se sont rencontrés aux Beaux-Arts de Caen, à l'occasion de la réunion plénière du Schéma d'orientation pour le développement des arts visuels (Sodavi pour les intimes) en décembre 2018, autour d'une histoire complexe de rayonnement des artistes normands en Normandie. Le problème de Florinda et Thibault Jehanne a intéressé Romain qui les a invités à rayonner à Rouen, dans le lieu dont il s'occupe avec Raphaël Lecoq : Médium Argent.

Comme le nom qu'ils ont choisi l'indique, le principal médium qu'utilisent les artistes c'est l'argent. Non pas par avarice ni par appât du gain, mais parce que la peinture, les châssis, les caméras vidéo HD et les enceintes Marshall s'achètent avec de l'argent. Parce que les journées de recherche ou de préparation d'une exposition représentent le temps d'un travail qui est, dans le monde ordinaire, rémunéré. Parce que le boulanger du coin ne prend pas les sourires ou les dessins mais de l'argent. Parce que l'art tels que le pratiquent Romain Blois, Florinda Daniel, Thibault Jehanne et Raphaël Lecoq n'est pas un hobby mais un métier, encodé par l'INSEE sous le numéro 9003 A (ou éventuellement 9003 B pour « autres créations artistiques ») et auquel se rattachent des conditions fiscales et sociales régies par la loi. Les artistes ne sont pas des bohémiens (pardon), pas que des poètes, mais aussi des travailleurs indépendants. Des entrepreneurs.

Florinda Daniel et Thibault Jehanne ont pris ce problème de la valeur de l'art avec pragmatisme : ils ont obtenu des financements leur permettant de rémunérer le travail de recherche, la fabrication des œuvres, leur installation dans le lieu de Romain et Raphaël, la médiation ainsi que l'écriture de ce texte.

Avec pragmatisme mais non sans fatigue. On peut être usé.e d'être au RSA à 30 ans quand on a fait des études supérieures ; usé.e de vivre cette précarité quotidienne qui rend l'avenir incertain ; usé.e de devoir expliquer à des gens dont c'est le travail et qui peuvent, mais pas toujours, être de

bonne volonté pourquoi ces cotisations, comment ces allocations et les impositions... Usé.e de devoir rappeler surtout que la Loi en France fait des droits d'exposition une obligation.

Cette réalité matérielle de la pratique de l'art – et pas seulement, on pourrait ajouter les architectes, les designers, les graphistes, ... – Florinda Daniel et Thibault Jehanne s'y sont confrontés dès leur sortie des Beaux-Arts il y a six ans. Et ils ont choisi d'y faire face à plusieurs : le Maire de Fleury sur Orne leur met à disposition une maison vouée à la démolition ; ils la partagent avec un architecte, une illustratrice, une cuisinière. C'est devenu le mobilhome. Ça réchauffe.
